



**HAL**  
open science

## Notice sur la vie et les travaux de Jean Mesnard

Claudine Tiercelin

► **To cite this version:**

Claudine Tiercelin. Notice sur la vie et les travaux de Jean Mesnard. Discours d'installation au fauteuil de Jean Mesnard, Académie des sciences morales et politiques, May 2019, Paris, France. hal-04056019

**HAL Id: hal-04056019**

**<https://hal.science/hal-04056019>**

Submitted on 3 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE JEAN MESNARD

Par

CLAUDINE TIERCELIN

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques

Monsieur le Chancelier de l'Institut,  
 Monsieur le Chancelier honoraire,  
 Monsieur le Vice-président,  
 Messieurs les Secrétaires perpétuels,  
 Chères consoeurs, chers confrères,  
 Mesdames et Messieurs les Professeurs, chers collègues,  
 Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Dans le pays de Saintonge, dominant la vallée de la Seugne, « à huit kilomètres au sud-est de Jonzac (Charente-Maritime), en haut d'une colline donnant au paysage une ouverture sur un panorama particulièrement riant, se trouve le hameau de Chez Bézie, commune de Champagnac. » Assurément, comme l'a rappelé son ami François-Julien Labruyère lors des émouvantes journées d'hommage rendu, tout récemment encore, à Jean Mesnard, les 18 et 19 janvier dernier à la Sorbonne<sup>1</sup> : « Un portrait de Jean Mesnard (né à Champagnac le 23 février 1921, décédé à Bordeaux le 9 août 2016) comme d'ailleurs celui de son père Raymond (né à Clérac le 15 janvier 1891, décédé le 2 juin 1978 à Champagnac) seraient incomplets, incorrects et même absurdes sans leur dimension charentaise. C'est là en effet, au 3 chez Bézie, où ses parents avaient fait construire, que Jean Mesnard rangeait tous ses livres, au premier étage de la maison que, « tout au long de sa vie, il entretient avec soin, l'agrandissant à plusieurs occasions », perpendiculairement, en un esprit qu'on serait donc tenté de dire *géométrique*, « par des bâtiments plus bas, parallèles à ceux de l'exploitation agricole, comme pour bien la distinguer de l'œuvre de ses parents »<sup>2</sup>.

L'éloge « rituel » d'un académicien décédé est toujours délicat. Peut-il prêter, « sauf peut-être en de rares occasions, à l'expression de sentiments profonds et d'émotions vraies » ? C'est Jean Mesnard lui-même qui le rappelle, dans son « enquête » sur « la sensibilité de Fontenelle », évoquant les fameux *Eloges des Académiciens* de ce dernier, dont il ne semble guère qu'on puisse, au premier abord, tirer des matériaux importants », sauf à éviter « le double écueil de la notice érudite et du panégyrique solennel. »<sup>3</sup> Ce à quoi, pourtant, finalement Fontenelle parvient, parce qu'il sait prendre « le ton qui convient à la société de confrères que constituait l'Académie », et en concevant l'éloge à la fois comme « portrait et

<sup>1</sup> François-Julien Labruyère « Pierre Mesnard et Pierre-Henri Simon, deux éternels enfants de Saintonge », petite plaquette d'hommage à Jean Mesnard et à Pierre-Henri Simon, janvier 2019, p.8-9.

<sup>2</sup> Selon son ami saintongeais, « la symbolique de ces constructions parle d'elle-même : résidence secondaire de plaisir pour les parents, maison de style paysan pour signifier le désir du fils de ne pas rompre ses liens à la terre [...] Les parents de Jean Mesnard sont d'ailleurs les premiers de leurs lignées respectives à orienter leur vie professionnelle en dehors de l'agriculture, tout en restant d'une fidélité réglée sur l'ensemble des fêtes religieuses de l'année (Pâques et Pentecôte, la Toussaint des cimetières pour terminer avec Noël et le Jour de l'an), en dehors des grandes vacances estivales dont ils consacraient plusieurs semaines à Chez Bézie : Jean Mesnard héritera de ce calendrier de tradition, sans rien en changer. » *Ibid.*, p. 8-9.

<sup>3</sup> « La sensibilité de Fontenelle », in *La culture du XVIIe siècle : enquêtes et synthèses*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, pp. 567-576, p. 573.

biographie », « non pas portrait de l'homme qui pose, mais de celui que l'on prend sur le vif » (*Ibid.*).

C'est ce que j'aurais souhaité faire moi-même, si j'avais eu l'honneur et le bonheur de connaître personnellement le grand pascalien, dont nous savons tous que lui tenait à cœur, dans sa propre démarche d'enquête, l'attention minutieuse, pointilliste, au détail, à la biographie - y compris dans ce qui est, de prime abord, anecdotique - ou au portrait psychologique et social d'auteurs, seulement en apparence, mineurs. Parce que la partie importe pour comprendre le tout, de même que l'ensemble seul permet, en fin de compte, d'éclairer à son tour, le fragment<sup>4</sup>. C'est ainsi que ce prodigieux savant qu'était Jean Mesnard fait sortir de l'ombre, par un subtil travail de marqueterie, autant de figures d'un puzzle de plus en plus lumineux, où nous n'ignorons plus rien désormais de l'érudit Jean Decordes, chanoine de Limoges du début du XVIIe siècle<sup>5</sup>, de ce solitaire de Port-Royal qu'était l'évêque de Bazas<sup>6</sup>, de Henri Litolfi-Marconi<sup>7</sup> ou de Martin Barcos<sup>8</sup>, personnages sans l'analyse détaillée desquels, nous le comprenons vite, nous n'aurions aucune chance de pénétrer toutes les finesses et nuances des disputes internes qui se jouaient dans ce foyer de culture que constituait alors Port-Royal ni, plus généralement, de mesurer l'intelligence de ce moment exceptionnel de l'histoire intellectuelle, mais aussi sociale et politique, qu'aura été, au XVIIe siècle, l'âge classique.

Comment donc ne pas dire ma gêne à m'exprimer, moi qui ne l'ai pas approché personnellement, en présence de tous ceux qui, nombreux encore aujourd'hui, ont aimé, admiré et connu le grand Jean Mesnard : ses proches, ses élèves plus que ses disciples - il n'aimait pas, dit-on, ce mot, chacun étant à ses yeux, « irremplaçable » - qui sont devenus à leur tour des maîtres, et quels maîtres ! Rarement un tel savant aura bénéficié d'une telle unanimité. Et d'une telle aura ; qui va au-delà de ses élèves et amis, qui traverse aussi bien d'autres disciplines que celles, déjà nombreuses, où il excellait, et ce, bien au-delà de la France. Ce n'est donc pas sans une certaine crainte que je livre aujourd'hui à votre indulgence l'hommage que je veux lui rendre, comme tant d'autres l'ont déjà fait, qui sont et qui seront bien mieux à même que moi de le faire.



Jean Mesnard aimait plus que tout commencer par le rappel des faits. Parmi ces faits, quelques repères donc, purement biographiques, et l'appui aussi de quelques témoignages de proches et d'amis.

*L'universitaire tout d'abord.* Sans doute Jean Mesnard est-il charentais, mais c'est aussi un homme qui, embrassant très tôt la carrière universitaire, va passer pas mal de temps, comme le veut désormais le siècle, dans les trains et dans les avions. Il voit le jour près de Jonzac où sa mère, bien que résidant alors à Laval, a tenu à revenir accoucher. Contrairement

<sup>4</sup> Voir ses pages lumineuses sur le sujet, à propos notamment de Pascal, dans « Pourquoi les *Pensées* de Pascal se présentent-elles sous forme de fragments ? », in *La culture...*, pp. 363-386.

<sup>5</sup> « La culture d'un chanoine de Limoges au début du XVIIe siècle : Jean Decordes (mort en 1642), in *La culture...*, pp. 111-121.

<sup>6</sup> « Un évêque de Bazas solitaire de Port-Royal, in *La culture...*, pp. 247-261.

<sup>7</sup> « Henri Litolfi-Marconi (mort en 1645) », in *La culture...*, pp. 262-273.

<sup>8</sup> « Martin de Barcos et les disputes internes de Port-Royal », in *La culture...*, pp. 274-291.

à ses proches qui travaillaient dans le cognac, son père Raymond, natif de Clérac dans le Sud Saintonge, et sa mère Julia, elle aussi originaire de Chez Bézie et quasi jumelle de son mari, vont faire carrière dans les Postes et Télécommunications, son père terminant ce parcours comme receveur principal de la Seine. « Nous avons beaucoup bourlingué, la banlieue parisienne, Angoulême, Rennes, Bordeaux, Paris », dira Jean Mesnard.

Elève à Bordeaux, il entre à la rue d'Ulm (section Lettres) en 1941 et devient agrégé en 1946. Il épouse le 10 septembre 1946, après son engagement dans l'infanterie, Suzanne Duchemin, sévrienne, agrégée de lettres. Ils auront cinq enfants, les trois premiers nés à Paris, les deux derniers à Bordeaux : Michel (le 27 septembre 1948), Claire (le 1<sup>er</sup> août 1950), Etienne (le 19 avril 1952), Denis (le 4 août 1955) et Anne (le 18 avril 1960).

Tracer le portrait de Jean Mesnard, c'est d'abord faire celui d'un universitaire accompli dont la carrière commence au lycée de Valenciennes pour se poursuivre très vite à l'université où il accède à un poste s'assistant à la Sorbonne (1947-1951). Après une année au lycée Montaigne, à Bordeaux, il occupera un poste de « professeur extraordinaire » à l'université de la Sarre (1952-1956), et les voyages en train commencent. Élu en 1956 à la Faculté des Lettres de Bordeaux, il achève son doctorat d'État ès Lettres avec une étude remarquable, forte de plus d'un millier de pages - à l'époque bénie où ce luxe était encore possible dans l'université française - qui paraîtra en 1965 chez Desclée de Brouwer en deux volumes, *Pascal et les Roannez*, presque en même temps qu'un essai *Pascal devant Dieu*, qui, plusieurs fois réimprimé et traduit, connaîtra le même succès que le *Pascal, l'homme et l'œuvre*, paru en 1951, objet de plusieurs réimpressions et de trois traductions (anglais, japonais, espagnol). Ce sont ces succès qui conduisent les éditions Desclée de Brouwer à lui proposer de se lancer dans la monumentale et solitaire édition en sept volumes de l'œuvre complète de Pascal, dans la Bibliothèque européenne, sur la base d'une édition critique, expliquée et présentée en français moderne pour plus d'accessibilité.

Illustration d'un trait de caractère constant de Jean Mesnard : toujours faciliter l'accès aux textes anciens en les « traduisant » en français actuel, ou encore les faire imprimer en petites brochures qui seront publiées chez Desclée de Brouwer parfois jusqu'à la simple pique à cheval pour les moins fournies... Des cinq puis sept volumes prévus, quatre épais volumes paraîtront, dont le premier sera si richement documenté sur l'entourage de Pascal qu'il ne portera pas à proprement parler sur lui, et que le quatrième et dernier volume paru - les derniers n'ayant malheureusement pas vu le jour - dépassera les 1700 pages. Voilà qui nous met, on s'en doute, comme l'a noté le professeur Philippe Sellier, sur les traces d'un « virtuose de la recherche archivistique, art dans lequel il s'était perfectionné grâce aux conseils d'une conservatrice, Madeleine Jürgens, avec laquelle – entre autres – il publia en 1960 aux P.U.F. les *Documents du Minutier central concernant l'histoire littéraire (1650-1700)*. » Et Philippe Sellier d'ajouter : « Ainsi la paléographie du XVII<sup>e</sup> siècle n'eut bientôt plus de secret pour lui. Travaillant sur Mme de Caumartin et voulant démontrer qu'elle est la mystérieuse destinataire des *Mémoires* de Retz, je l'avais un jour accompagné aux Archives Nationales, et je fus émerveillé de la facilité avec laquelle il déchiffrait même les pattes de mouches des tabellions les plus abscons. Cette maîtrise lui fut très utile dans le travail d'identification des écritures, si nécessaire en particulier à propos de Pascal et de son

entourage. »<sup>9</sup>

Jean Mesnard est élu à la Sorbonne en 1969, un an avant la publication du volume II des *Oeuvres* de Pascal. Au cours des vingt années qui suivront, paraîtront des dizaines d'articles, de comptes rendus, un nouveau livre en 1976, *Les Pensées* de Pascal (SEDES), révisé et réédité en 1993. Puis l'édition par l'Imprimerie Nationale, enrichie d'une superbe préface qui fera date, de *La Princesse de Clèves*, illustrée par Roger Vieillard et que les éditions Garnier Flammarion reprendront en livre de poche en 1996.

Mais si Jean Mesnard est considéré par tous comme un pascalien majeur, voire comme « le plus grand critique qui se soit jamais penché sur l'œuvre multiforme de Pascal »<sup>10</sup>, son œuvre s'étend à l'ensemble de la culture du XVIIe siècle. En témoigne le *Précis de littérature française du XVIIe siècle*, P.U.F., 1990), qu'il dirigea (en collaboration avec Marc Fumaroli, Roger Zuber et Noémi Hepp) et, plus encore, l'extraordinaire volume de plus de 600 pages, *La culture au XVIIe siècle*, paru en 1992, fruit de l'amitié, valeur qui lui était si chère, sous titré : « enquêtes et synthèses », somme où se côtoient certes Pascal et Port Royal, mais aussi nombre de sujets et d'auteurs - Corneille, Molière, Madame de Lafayette, La Rochefoucauld, Madame de Scudéry, Fontenelle, les mémorialistes - , nous offrant une perspective magistrale sur le Grand Siècle, que viendra compléter, en 1994, une remarquable analyse sur *La Poétique des Fables de La Fontaine*.

Tous ces textes nous font découvrir un érudit, un éditeur, un traducteur, un philologue, un spécialiste de littérature comparée, un critique littéraire, un historien, mais aussi un géographe littéraire, un historien des sciences, comme doit l'être tout pascalien, qui se fait tour à tour physicien, pour les *Expériences nouvelles touchant le vide*, mathématicien, pour les traités du triangle arithmétique ou de la roulette, théologien pour les *Ecrits sur la grâce* et les *Provinciales*, philosophe pour *l'Entretien avec M. de Sacy*, et les *Pensées*<sup>11</sup>, toujours en quête d'explorations qui le conduiront à de superbes trouvailles, comme celles livrées au lecteur du volume III des *Œuvres* paru en 1991. Viendra, un an plus tard, le volume IV, qui sera malheureusement le dernier, l'édition restant donc, pour notre plus grande tristesse à tous, inachevée.

Mais évoquer l'universitaire, c'est souligner que, pour Jean Mesnard, la recherche était indissociable, tant des obligations administratives - qu'il n'a cessé d'honorer - que, naturellement et plus que tout, de l'enseignement. Un enseignement ouvert dans ses séminaires à une multitude de sujets divers, où sa bienveillance souriante faisait merveille. Comme l'ont rappelé Gérard Ferreyrolles et Tetsuya Shiokawa<sup>12</sup> : « Dans l'enseignement de Jean Mesnard, ce qui frappait était non seulement la clarté, la solidité et l'appréhension simultanée des faits les plus concrets de l'histoire littéraire et des plus hautes perspectives philosophiques, esthétiques ou théologiques, mais la capacité de renouvellement et d'ouverture. « Je n'ai jamais fait deux fois le même cours », aimait-il à dire : témoignage de respect pour ses auditeurs, dont l'apprentissage devait être d'abord, selon lui, « occasion d'épanouissement ». [...] Le contenu du séminaire était marqué par la pluridisciplinarité :

<sup>9</sup> Philippe Sellier, *In memoriam : Jean Mesnard (1921-2016)* » dans *Dix-septième siècle*, 2017/1 (n° 274), pp.3-7, p.4.

<sup>10</sup> *In memoriam, op.cit.*, p.3.

<sup>11</sup> Comme l'observe Gérard Ferreyrolles à l'occasion de la cérémonie de remise de son épée, « L'épée d'académicien de Jean Mesnard, 16 mai 1998 », p.17.

<sup>12</sup> *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 117e Année, No. 1 (janvier-mars 2017), pp. 251-256.

Pascal en lui-même est un objet pluridisciplinaire, mais il était loin d'occuper l'essentiel des programmes – seules quatre années sur vingt et une lui furent consacrées. Les autres montraient l'ouverture de Jean Mesnard aux rapports de la littérature avec la médecine (1984-1985), avec la musique (1987-1988), avec la philosophie (1988-1989), son attention aussi aux problématiques contemporaines, que ce soit celles de la recherche – avec des séminaires sur la symbolique (1979-1981), l'intertextualité (1983-1984), la narration (1985-1986) – ou celles de la société – ainsi les séminaires sur « littérature et politique » en 1973-1974 ou sur la culture féminine en 1981-1982. Et l'on retrouvait la double postulation vers l'érudition et vers la théorie, caractéristique de la démarche de Jean Mesnard, dans la coexistence de sujets exigeant une minutieuse précision historique, comme « la vie littéraire dans le quartier du Marais au XVIIe siècle » (1978-1979) et de thèmes de vaste ampleur, comme « la sensibilité au XVIIe siècle » (1974-1975) ou encore « l'irrationnel au XVIIe siècle » (1976-1978) »<sup>13</sup>.

Jean Mesnard, c'était « l'ouverture à l'autre, proche ou lointain, dans l'espace ou dans le temps » : cela faisait partie intégrante, au même titre que l'élaboration des concepts et la qualité du raisonnement, de son idée de l'Université. Il n'était pas aveugle, bien au contraire, devant les périls qui la menacent – « Tout pouvoir », prononçait-il lors de la réception de *La Culture du XVIIe siècle*, « et toute dignité se concentrent désormais dans une administration dont les actes traduisent en toute transparence les sentiments qu'elle nous porte, à nous littéraires et à nous gens de Paris-IV » –, mais ce constat lucide et amer était l'exacte contrepartie de son attachement à l'institution universitaire globalement et à son université en particulier. »<sup>14</sup>

Ces talents d'enseignant et de chercheur ne pouvaient que destiner Jean Mesnard à une incroyable carrière internationale. Magnifique ambassadeur de la francophonie comme délégué de la Sorbonne aux conférences triennales de l'A.U.P.E.L.F. (l'Association des universités partiellement ou entièrement de langue française), de 1972 à 1987, ses pas le menèrent dans l'Afrique francophone, puis en Amérique du Nord et en Europe, et finalement dans des régions plus lointaines, comme le Sud-Est asiatique, l'Océanie ou l'Extrême-Orient, et notamment, au Japon, pays dont il se sentait particulièrement proche, pour des raisons qu'il n'expliquait pas, mais sans doute parce qu'il y avait noué une amitié forte avec le grand pascalien Yoïchi Maeda, puis avec nombre de ses disciples avec lesquels il organisa en 1988 un double colloque mémorable, à Tokyo, puis dans le Kansei, comptant plus de cinquante participants européens : *Pascal Port-Royal Orient Occident* (paru en 1991)<sup>15</sup>.

Evoquer le rayonnement de Jean Mesnard, c'est aussi retracer son rôle dans la *Société des Amis de Port Royal* qu'il présida de 1977 à 1991, société vivante qui continue chaque année à organiser son « colloque d'automne », et sa collaboration au monumental *Dictionnaire de Port-Royal* paru en 2004, préfacé par lui et couronné du Prix XVIIe siècle. C'est encore rappeler qu'en 1980, il sera l'un des quatre fondateurs de l'extraordinaire banque de données que constitue le Centre international Blaise Pascal à Clermont Ferrand, et l'un des inspirateurs du très actif « Centre de Recherches sur Pascal et le XVIIe siècle », que créera en 2016, en Italie, le professeur Maria Vita Romeo.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 254.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 254-255.

Universitaire accompli, érudit prodigieux, Jean Mesnard a dit aussi à quel point il avait été comblé de rejoindre en 1997 l'Académie des Sciences Morales et Politiques, dont il devint le doyen en janvier 2014 et qu'il présida en 2010.



*Jean Mesnard, notre contemporain.*

Pour l'heure, j'ai surtout évoqué l'universitaire. Il me faut à présent tenter d'expliquer pourquoi cet homme du Grand Siècle qu'était Jean Mesnard est vraiment notre contemporain. Faute de temps, je me concentrerai sur les deux points suivants : tout d'abord, sa théorisation de la culture, l'idée, ensuite, qu'il se fait - ou que je crois pouvoir dégager de son œuvre - du savoir et de l'encyclopédie, laquelle va de pair avec une certaine conception de la rationalité, certes indissociable chez lui d'une fervente foi religieuse, mais aussi de la sensibilité et d'une certaine métaphysique, caractéristiques qui donnent à son message, tel du moins que je l'entends, une valeur authentiquement universelle.

*Car Jean Mesnard n'est pas seulement un exceptionnel homme de culture : il en est aussi et surtout le théoricien.*

A relire les articles réunis dans ce monumental recueil, *La culture du XVIIIe siècle : enquêtes et synthèses* (Paris, PUF, 1992), Jean Mesnard se dit « naturellement frappé par la fréquence de l'emploi du mot « culture », inscrit d'ailleurs dans plusieurs titres. Pour lui, ce terme « évidemment employé avec beaucoup de souplesse » - un terme que l'on retrouve souvent sous sa plume - et dont il regrette qu'il « soit encore peu employé en France dans les études littéraires et historiques »<sup>16</sup> a pour « vertu » de « désigner un domaine plus ample que celui de la littérature, qui en est l'expression et le fruit, et qui s'y trouve encadrée d'une manière particulièrement efficace. » « Grâce à lui, les diverses manifestations de la vie de l'esprit sont rattachées à leurs fondements communs et saisis dans leurs relations réciproques. Il invite à considérer simultanément les idées et les formes, sans négliger leurs conditionnements économiques et sociaux », mais « sans opérer de réductions desséchantes ». Il faut donc restituer un « climat », comme le milieu de vie de cette élite intellectuelle urbaine de Limoges où se forma le chanoine Jean Decordes, mort en 1642, l'un des hommes les plus instruits de son temps, qui se rendit célèbre pour avoir constitué une bibliothèque d'une richesse exceptionnelle, document essentiel dont l'examen minutieux « permet d'embrasser la formation de la culture du chanoine » mais, bien sûr plus encore, de saisir le sens que pouvait revêtir la formation d'un humaniste et de l'humanisme, à l'époque, et ce point de passage de la culture humaniste de la Renaissance - inspirée de Montaigne ou d'Erasmus, très largement historique - à l'époque moderne. Comment ne pas lire aussi, à travers ces lignes de Jean Mesnard, la nostalgie de l'humanisme de la Renaissance<sup>17</sup>, de cette culture historique à

<sup>16</sup> *La culture...*, p. 122. « Je désignerai par ce mot, écrit-il encore, non seulement un ensemble de connaissances acquises, mais aussi des orientations, des curiosités, des goûts, témoignant de choix profonds, conscients ou inconscients, dont ne peut seule rendre compte la personnalité de l'individu, et qu'il convient de rattacher aux divers courants qui traversent son époque. A cet égard, il ne s'agira pas tant d'énumérer que de dresser un bilan critique, ce qui impose en particulier, de se montrer aussi attentif aux lacunes qu'aux événements positifs. » (*ibid.*, p. 122).

<sup>17</sup> Voir l'extraordinaire analyse menée dans « Au-delà de la Renaissance 1580-1650, genèse d'une modernité », in *La culture...*, pp.27-42.

laquelle s'attache un évident *universalisme* ?<sup>18</sup> Comment ne pas se faire aussi une idée des valeurs qu'il prise : passion des livres, de l'érudition, frugalité de la vie, souci de l'amitié, idéal *cosmopolite*, car « l'unité de l'Europe savante en cette première moitié du XVIIe siècle s'y manifeste de manière éclatante. Les savants d'Italie, de Hollande, d'Allemagne, s'y côtoient dans un « esprit de tolérance extrême », d'amitié intime, d'ouverture d'esprit, dans le « souci », si l'on est catholique, de « préserver la liberté de penser pour chacun, fût-il hérétique déclaré ou d'opinions suspectes. »<sup>19</sup>

Ainsi entendu, le terme de « culture » offre donc « des perspectives plus larges que d'autres notions, comme celles d'histoire des idées ou d'histoire des mentalités, moins proches des réalités vivantes. Obligeant souvent à déborder les limites des langues nationales, il fournit de solides assises à une authentique littérature comparée ». Et Jean Mesnard d'ajouter : « Si l'on adopte un langage plus abstrait, la culture est comme le lieu des concepts qui permettent d'organiser le donné multiple des œuvres et de leurs auteurs. » C'est en effet que « la recherche littéraire obéit aux mêmes lois que toute science du réel. Elle prend possession d'un donné et elle s'efforce d'en rendre compte par des concepts. Deux termes qui désignent d'ailleurs des extrêmes presque inaccessibles : car il n'est pas de donné, en comprenant sous ce mot le texte et son environnement significatif, qui ne comporte une part de construction conceptuelle, et il n'est pas de concept qui soit tout à fait étranger à l'observation. Aussi bien existe-t-il des étages de concepts, selon qu'ils sont situés à distance plus ou moins grande du donné. Ceux qui ressortissent à la culture se placent dans une situation intermédiaire, entre ceux qui caractérisent directement le donné, comme ceux de *prose* et de *vers*, de *genre*, de *date*, et ceux qui désignent des catégories propres à l'humanité en général, comme ceux de *tragique* et de *comique*, de *tradition* et de *modernité*, de *nature* et d'*art*. Ils conviennent en principe à des époques limitées, encore qu'il y ait lieu de considérer la longue - comme c'est par exemple le cas de la « longue fortune » de la Renaissance<sup>20</sup> - aussi bien que la courte durée<sup>21</sup>. Ils en désignent des tendances majeures, exprimées soit par des mots issus de l'époque même, comme ceux de *burlesque*, de *précieux*, de *raison*, d'*honnête homme* ; soit créés postérieurement, pour satisfaire à l'exigence d'une synthèse

---

<sup>18</sup> Ainsi : « La curiosité dont elle témoigne s'étend à la terre entière. Que la France et les autres pays d'Europe aient la meilleure part, voilà qui est tout naturel. Mais les régions plus éloignées sont très substantiellement représentées. L'Afrique ne l'est pas seulement par les pays de la Berbérie, de Tripoli au Maroc ; l'Ethiopie, le royaume de Congo forment le sujet de plusieurs ouvrages, et beaucoup traitent de l'Afrique dans son ensemble. La littérature relative à l'Amérique est encore plus ample : elle concerne aussi bien les Indes occidentales conquises par les Espagnols que les terres de la Nouvelle France et les Antilles, sous la rubrique de l'Orient, associée à celle de la Grèce, entrent le monde barbare antique, mais aussi la Moscovie, la Tartarie, toute la région du Proche-Orient qui fut intéressée par les croisades, la Turquie, la Perse, les Indes orientales, et le royaume du Grand Mogol, la Chine, la Cochinchine, le Japon : les relations de missionnaires se complètent par les récits de voyageurs, les recueils de coutumes diverses et toutes sortes de travaux de compilation. Un Montaigne aurait fait ses délices d'une si riche documentation » (*La culture...*, p.133).

<sup>19</sup> *La culture...*, p. 130-131.

<sup>20</sup> *La culture...*, p. 28-29. Ainsi : « Associée à une remise en question du savoir et des valeurs éthiques et esthétiques, une prodigieuse réserve d'énergie. Le sentiment de vivre une ère nouvelle stimule les enthousiasmes et avive les ardeurs. [...] Plusieurs des idées maîtresses énoncées en 1549 dans la *Défense et Illustration de la langue française* seront très généralement admises pendant près de deux siècles : rupture avec un moyen âge à la philosophie verbale et à la littérature frivole ; référence privilégiée, quoique variable à l'antiquité ; rêve d'universalité de la langue française ; conception exigeante d'une littérature essentiellement destinée à une élite. Il y eut à cet égard une longue « fortune » de la Renaissance. » (p. 27-28).

<sup>21</sup> Voir « Au-delà de la Renaissance 1580-1630 : genèse d'une modernité », *La Culture...*, pp. 27-47.



compréhensive, c'est le cas, notamment, de *classique* et de *baroque*. La définition d'une culture ou de ses différents aspects postule évidemment le recours à tout un faisceau de tels concepts, dont certains regardent le *passé*, la *mémoire*, d'autres le présent, le *vécu*, d'autres encore l'avenir, les *valeurs*. Le tout sous l'angle des idées comme sous celui des formes. Constructions qu'il convient d'élaborer et de justifier par un dialogue incessant avec le donné. » « Embrasser un donné solide, par la critique textuelle, par la connaissance des événements et des hommes », telle est donc, pour Jean Mesnard, « la première tâche de la recherche littéraire. » Mais il convient ensuite, « comme le physicien procède devant la nature, d'interroger ce donné à l'aide de concepts et d'éprouver leur pertinence à leur valeur explicative. » « L'enquête s'achève ainsi dans la synthèse » car, « dans la foisonnante diversité des études particulières, peut-être est-il possible de proposer quelques principes d'unité, d'essayer avec prudence un chemin de crête, d'où un seul regard puisse embrasser les aspects changeants du paysage. »<sup>22</sup> « La qualité de la recherche tient tant à celle des questions qu'à celle des réponses ; elle tient aussi à la solidité du rapport établi entre le concept unifiant et la diversité du donné, entre le tout et les parties. » (*Ibid.*) Par où l'on voit que la culture est pour Jean Mesnard « fruit d'une expérience plutôt qu'application d'une méthode » (*Ibid.*), ainsi qu'il a toujours conçu, de manière socratique, ses travaux, comme des enquêtes, ou des « essais ».

Car ce qui l'intéresse, c'est la complexité du rapport de l'ancien au moderne, les « ambiguïtés, les contradictions qui éclatent dans les époques », qui permettent de comprendre pourquoi, en dépit des différences, voire des oppositions, entre un Du Bellay, un Erasme ou un Montaigne, et un Pascal, plus de continuités se jouent que de ruptures, comment tel ou tel choix esthétique pour l'ornement, ou, à l'inverse, pour la pureté et la sobriété de la langue, à partir notamment de Malherbe<sup>23</sup>, sont indissociables de certaines visions du monde et des cassures qui s'y produisent. En un mot, ressaisir cette dialectique par laquelle « les forces qui, par exemple, jusque vers 1630 ont maintenu en vie les formes de la Renaissance se sont aussi employées à les remodeler, provoquant notamment une réappréciation constante du rapport entre l'ancien et le moderne, et préparant de près ou de loin, la modernité plus stable qui finira par se constituer. »<sup>24</sup> Comprendre comment encore, par exemple, « en 1580, trois univers de formes semblent pouvoir être distingués, constitués par la force de la Renaissance : le premier, que l'on peut appeler humaniste, le second maniériste, le troisième baroque. Ils sont étayés par trois visions du monde l'une platonicienne et symbolique, éprise d'harmonie ; la seconde, pénétrée de scepticisme, d'épicurisme, d'individualisme, plus attentive à l'apparence qu'à la profondeur des choses ; la troisième puisant dans le néo-stoïcisme l'exaltation des pouvoirs de l'homme, souvent associé à Dieu, contre l'hostilité des choses, pratiquant une logique des contraires, sensible aux

<sup>22</sup> *La Culture...*, *op.cit.*, p. 27.

<sup>23</sup> Voir « Colomby et la diffusion de la doctrine malherbienne », in *La culture...*, pp. 160-167.

<sup>24</sup> Ainsi, pour Jean Mesnard, si « la Renaissance avait prétendu faire table rase du moyen âge », et si « vers 1630 – date selon lui capitale – un âge que l'on peut appeler « moderne » fait spontanément table rase d'une Renaissance dont il ruine une certaine « fortune » », la réalité est en fait bien plus stable, et ce, au sens *dialectique* – toute époque, de par son propre mouvement étant vouée à se dépasser elle-même – d'une « réappropriation constante du rapport entre l'ancien et le moderne », *La culture...*, p. 28-29. Témoin de cette réappropriation dialectique, le texte superbe de finesse et de densité : « Montaigne maître à écrire de Pascal », in *La culture...*, pp.74-94.

valeurs de la tension, de la lutte de la conquête. De l'un à l'autre de ces courants, la modernité s'accuse. Mais tous ont en commun de s'édifier à partir d'une matière essentiellement empruntée au monde sensible et de manifester le dessein d'un art surpassant la nature. »<sup>25</sup> Saisi sous cet angle, le dialogue entre Renaissance et modernité acquiert une unité profonde, permettant la réévaluation, par exemple, de termes à signification confuse, tels que *maniérisme* et *baroque*.

Se fait ainsi jour, chez Jean Mesnard, une certaine idée de l'enquête, où il s'agit de « viser beaucoup plus à poser des problèmes qu'à en résoudre »<sup>26</sup>, et qui explique peut-être l'intérêt qu'il a pris – outre pour sa sémiotique, son concept d'interprétant, sa conception de l'inférence abductive, ou sa théorie des catégories – à la lecture du logicien et métaphysicien américain Charles Sanders Peirce<sup>27</sup>. Plus encore, et parce qu'il faut toujours insister sur ce qui peut être repris plus que nié, il s'agit « d'unir la richesse spirituelle et la profondeur philosophique ». C'est à cela que Jean Mesnard s'emploie, pour retracer, par exemple, « les origines grecques de l'amour propre », en traquant dans la langue les différentes nuances de la *philautia*, ou *philautie* ou *philaftie*<sup>28</sup>, ou en revenant sur les rapprochements possibles entre le concept de *diversion*, cher à Montaigne, et celui, propre à Pascal, de *divertissement*<sup>29</sup>. C'est de cette complexité que témoigne encore l'analyse si subtile qu'effectue Jean Mesnard de la célèbre distinction entre « esprit de finesse » et « esprit de géométrie », comme dans ce beau texte « Figure géométrique et construction philosophique chez Pascal »<sup>30</sup>, où il démontre magistralement que l'opposition qu'on a coutume de faire entre les deux esprits est à nuancer<sup>31</sup>, en raison même du sens que revêt la géométrie pour Pascal, inutile en elle-même mais modèle du savoir en ce qu'elle est un art des « figures justes » et des « proportions », et parce que ce qui guide Pascal dans toutes ses réflexions théoriques sur la géométrie, c'est à la fois « le souci d'atteindre une sorte d'essence de la géométrie, au cœur de toutes ses applications imaginables, et le sentiment de l'extraordinaire extension du champ qu'elle peut couvrir, lui permettant notamment de franchir sans peine les limites du concret, où elle est proprement chez elle, pour saisir des notions qui sont du ressort de l'esprit. » Tant il est vrai, comme le voit bien Jean Mesnard, que pour Pascal, « La justesse des figures introduit à la justesse de l'esprit »<sup>32</sup>

*Ce qui me conduit à cette idée même du savoir et de l'encylopédisme qui rend si féconde la lecture de l'œuvre de Jean Mesnard.*

Le grand érudit a formidablement analysé la crise et la décadence que connaît au XVIIe siècle l'université<sup>33</sup>, époque où, il le décrit en des pages savoureuses, les étudiants vont parfois jusqu'aux voies de fait : « Ainsi en 1679, au collège maître-Gervais, les grands boursiers s'associent avec une bande de gens armés pour frapper le principal, l'entraîner au cabaret et

<sup>25</sup> *Ibid.*, p 37-38.

<sup>26</sup> « Les origines grecques de la notion d'amour propre », *La culture...*, pp. 43-47, p. 43.

<sup>27</sup> « Logique et sémiotique dans le modèle de la « Raison des effets » ». *Courrier du Centre international Blaise Pascal*, 20 | 1999, mis en ligne le 6 janvier 2016, p.7 : « Il n'est pas douteux que le logicien américain ne soit susceptible d'apporter de précieuses lumières pour l'interprétation de la raison des effets. »

<sup>28</sup> « Sur le terme et la notion de « philautie » » in *La culture...*, pp. 48-66.

<sup>29</sup> « De la « diversion » au « divertissement » », in *La culture...*, pp. 67-73.

<sup>30</sup> In *Courrier du centre international Blaise Pascal*, 33/2011, pp.1-17, mis en ligne le 19 novembre 2015.

<sup>31</sup> « Figure géométrique... », p.5.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p.5.

<sup>33</sup> « Le XVIIe siècle époque de crise universitaire », in *La culture*, pp. 97-121.

lui faire signer une promesse d'argent. La turbulence des « écoliers » est une réalité du XVIIe siècle, comme de bien d'autres époques » (glisse Jean Mesnard). « Un abus fréquent consistait à conserver sa bourse le plus longtemps possible, dix ans, vingt ans, en négligeant de passer les examens ou en entreprenant de nouvelles études. » Mais « du côté des Professeurs, des régents comme on disait alors », « le tableau n'est guère plus brillant », et encore moins - et surtout - du côté, donc, « du programme des études ».<sup>34</sup>

Toutefois, on aurait tort de voir dans ces critiques par Jean Mesnard de l'université au XVIIe siècle une critique de l'université en soi et encore moins, on s'en doute, du savoir. C'est même tout le contraire, sans quoi on ne comprendrait pas la vie même qui a été la sienne. Il note du reste le paradoxe: « Comment se fait-il qu'un siècle dont les valeurs intellectuelles et littéraires se sont si souvent définies contre l'Université soit devenue matière privilégiée d'enseignement universitaire ? » « Le paradoxe », naturellement, « n'est qu'apparent. » « Il y a, écrit-il, Université et Université. Celle qui a fait du XVIIe siècle une référence privilégiée est issue de l'effort de renouvellement accompli précisément à cette époque. Le XVIIe siècle a été moins destructeur que constructeur - s'il repoussait la lourdeur et le dogmatisme du pédant, c'est qu'il réclamait un savoir et une leçon de vie [...] C'est bien à l'école de la vie que s'est mis le XVIIe siècle. S'il a rejeté son Université, c'est parce qu'elle interposait l'écran de son prétendu savoir devant une réalité qu'il aspirait à atteindre directement : c'est parce qu'elle n'offrait plus aux hommes le moyen de s'épanouir dans une société vraiment humaine. »<sup>35</sup>

Si notre universitaire est donc conquis par « l'idéal intellectuel et littéraire du XVIIe siècle », c'est moins parce qu'il se définit en réaction contre l'esprit universitaire en tant que tel (Jean Mesnard ne cesse de priser par ailleurs le « mécénat scientifique »<sup>36</sup>), que pour l'incapacité de l'université à se départir d'un fond scolastique aristotélicien jugé poussiéreux, et, notamment, à s'ouvrir à d'autres savoirs. Est surtout dénoncée la philautie des savants, de ceux qui, « rejetant la voie des anciens, cherchent à établir de nouveaux dogmes, au risque de n'exprimer que leur fantaisie. »<sup>37</sup> Tel est le signe du pédant, du cuistre, du « docteur », qu'il faut rigoureusement distinguer du « docte »<sup>38</sup> La philautie, c'est cette complaisance à soi, cette puissance trompeuse (Erasme), ressort de la flatterie, cette dureté de l'esprit et du cœur, qu'on nommerait aujourd'hui « narcissisme pathologique », qui rend chacun clairvoyant aux défauts d'autrui et aveugle aux siens propres, celle qui engendre l'amour propre national, l'attachement aveugle et agressif de chacun à sa propre doctrine, à son propre sens, celle-là même que dépeignait déjà Rabelais en 1552 dans le Prologue au *Quart Livre* où les rivalités et dissensions de l'Académie de Paris étaient qualifiées de « petites philauties couilloniformes »<sup>39</sup>.

Comme on sait, « le « pédant » va peu à peu se détacher de la condition d'enseignant pour désigner un défaut général d'esprit, celui que décrit Nicole dans la première édition de la *Logique de Port Royal* (1662) : « La pédanterie est un vice d'esprit et non de profession, et il

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>36</sup> Relire l'enquête érudite menée dans « Le mécénat scientifique avant l'Académie des sciences », in *La culture...*, pp.182-193.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 53.

y a des pédants de toute robe ; de toutes conditions et de tous états »<sup>40</sup> Contre le pédant, il faut donc développer *l'art de plaire* : c'est le propre de l'honnête homme, ou, du reste, de l'honnête femme, puisque, entre les deux, comme le montre Jean Mesnard dans le beau texte « « Honnête homme » et « honnête femme » dans la culture du XVIIe siècle », l'essentiel est de faire reconnaître « un rapport dialectique », autrement dit, que « l'un ne peut se constituer sans l'autre ; une société fondée sur l'honnêteté suppose le concours des deux sexes »<sup>41</sup>, la « vertu des femmes » au sens moins moral qu'au sens de « valeur » - terme qu'il entend comme son maître Louis Lavelle - « n'étant en rien différente de celle des hommes », ainsi que l'écrivent Faret ou Du Bosc, ce que démontrent du reste à l'envi les écrits de Madame de Lafayette, de Madame de Sévigné, ou, dans un ordre plus religieux, le rôle que tiennent Melle de Scudéry, Marthe Pavillon, soeur de l'évêque d'Alet, Madame Acarie auprès de Bérulle, Jeanne de Chantal auprès de Saint François de Salles, la mère Angélique auprès de Saint Cyran.<sup>42</sup> L'honnête homme ou femme est celui ou celle qui « refuse de faire étalage de son savoir, qui ne revendique aucune supériorité du fait de la compétence qu'il peut avoir acquise », qui « s'efforce plutôt de répondre à l'attente d'autrui, meilleure façon de réussir à lui plaire », qui, « avec tout interlocuteur, entend simplement, traiter d'homme à homme »<sup>43</sup> et, de préférence, dans les termes d'une langue épurée où « l'inclusion » est naturellement acquise, sans qu'il soit besoin de l'enserrer dans la mécanique de cases binaires limitées aux 1, aux 0 et aux points d'une machine de Turing, qui n'a même pas l'avantage de l'universalité que confère le calcul algorithmique.

C'est donc à un idéal encyclopédique au sein duquel l'université ainsi redéfinie tient bien la première place, que s'inscrit Jean Mesnard. Un idéal qu'on voit notamment se préciser dans l'hommage à « Vauban et l'esprit encyclopédique »<sup>44</sup>. Un idéal qui ne peut plus se lire, à l'évidence, comme à la grande époque de la Renaissance<sup>45</sup>, car « la notion ancienne d'encyclopédie a connu au XVIIe une crise dont elle ne s'est pas relevée<sup>46</sup> », « atteinte par les coups du scepticisme qui a fait douter de la valeur de la science, ainsi accumulée. » Même si l'on sent poindre une certaine mélancolie, il ne saurait donc plus être question de renouer avec ce « désir, qui se manifeste alors de réunir en somme tous les acquis de l'humanité, désir d'autant plus naturel qu'à l'image du monde, le savoir est alors considéré comme fini, fermé », esprit encyclopédique qui se manifeste par « les nombreuses publications d'hiéroglyphes, d'images, de citations, de lieux communs, trésor, non seulement de connaissances pour les savants de profession, mais aussi de formules et de symboles propres à l'exprimer, où viennent s'alimenter les créateurs, écrivains et artistes. » Mais, au yeux du grand érudit, il ne peut non plus s'agir « de ce dont nous sommes très loin, à savoir le modèle de l'*Encyclopédie* de Diderot, qui ne mérite d'ailleurs pas son nom, puisque dictionnaire des sciences et des arts, et négligeant notamment l'histoire », elle ne fournit à ses yeux « qu'une

<sup>40</sup> *La logique ou l'art de penser*, éd. Critique par P. Clair et F. Girbal, Paris, PUF, 1965, p. 23 ; cf. p. 205 ; 266-267 ; cité par J. Mesnard, *La culture...*, p. 108.

<sup>41</sup> In *La culture...*, pp. 142-159, p. 141.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>44</sup> In *La culture...*, pp. 577-585.

<sup>45</sup> L'affection évidente de Jean Mesnard pour Decotes est un émouvant témoignage de ce regret d'une époque où s'opère une « extension dans l'espace », fût ce au prix du « sacrifice relatif de l'époque contemporaine » (*La culture, op.cit.*, pp. 140-141).

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 577-578.

vision partielle du savoir ».<sup>47</sup>

Quel idéal de savoir pouvons-nous, en ce cas, viser? Dans l'esprit de Vauban, mais me semble-t-il, de Jean Mesnard aussi, il devra se construire en s'inspirant de deux modèles, « l'un de type humaniste, l'autre de type cartésien, chez l'honnête homme du XVIIe siècle, chez Pascal, ou encore chez Descartes ». Ce devra être un savoir qui ne sera plus sujet à « accumulation » mais à « génération ». Car « ce qui est accumulé dans la mémoire de l'humanité ne prend valeur que s'il peut être réengendré par un acte personnel de tout esprit, établissant un ordre, infiniment ouvert, de principes à conséquences. » Il faut donc que l'encyclopédie « délaisse le champ de la mémoire pour se rattacher plus expressément à l'esprit. »<sup>48</sup> Un modèle qui exige à la fois intelligence et sensibilité, car « si l'esprit est toujours de la partie », c'est, comme le dit Fontenelle, « pour plaider la cause du sentiment »<sup>49</sup>, un modèle qui sera donc « très soucieux d'une vérité humaine qui est celle de la sensibilité », qui s'associe chez l'homme de science, habité par la passion pour le savoir et pour la vérité, et qui impose, comme le fait Vauban, plusieurs choix « capitaux »<sup>50</sup> :

En premier lieu, « celui de la terre », « lieu du concret, opposée au monde des idées abstraites. La terre et « tout ce qu'elle porte, campagnes, villes, avec tout ce qu'elle requiert pour être mesurée, entretenue, fertilisée, améliorée, bâtie, embellie et, par-dessus tout, défendue ». Une terre qui, pour Vauban, et je crois pour Jean Mesnard, « est essentiellement la terre de France, la plus aimée ». Mais une France » qui « n'est jamais considérée comme une réalité totalement autonome », qui doit être « replacée dans la terre entière », car « elle ne peut être bien comprise qu'à l'intérieur de deux totalités : l'une géographique, d'où souvent l'évocation, chez Vauban, non seulement des pays européens, mais des contrées lointaines de la Chine et de l'Amérique, l'autre historique, d'où de nombreuses plongées dans l'antiquité biblique et gréco-latine. Cet effort pour situer la partie dans le tout, pour construire une vision du monde s'organisant en cercles concentriques, et bien caractéristique de l'esprit encyclopédique. »<sup>51</sup> Ce qui n'exclut en rien, la conscience des limites.

Second choix : « celui de l'homme. Ce qui est une autre façon de ramener le savoir, du ciel sur la terre, dans le sens de la démarche fondatrice de Socrate, répétée à plusieurs reprises, au cours des siècles, notamment par Descartes »<sup>52</sup>, mais aussi par le XVIIe siècle tout entier, âge d'or des moralistes. Mais un moraliste, comme peut l'être un Pascal, un La Rochefoucauld<sup>53</sup>, ou un La Bruyère, ce n'est pas quelqu'un qui fait la morale : car bien penser ou mal penser, c'est ne pas penser du tout. La Vraie morale se moque de la Morale<sup>54</sup>. Tel est du reste le message que délivre encore Jean Mesnard dans sa magnifique analyse de *La Princesse de*

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 577.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 578.

<sup>49</sup> « *La sensibilité de Fontenelle* », p. 571-572.

<sup>50</sup> « Vauban... », p. 579.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 579. C'est ainsi qu'il faut lire, à mon sens, les nombreux appels de Jean Mesnard à l'idéal européen. Voir par exemple « L'horizon européen dans l'œuvre de Pascal » *op.cit.*, pp. 305-317 ou son éloge du classique de Paul Hazard in « *La crise de la conscience européenne : un maître livre à l'épreuve du temps* », *op.cit.*, pp. 620-635.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 579.

<sup>53</sup> Voir « L'esthétique de la Rochefoucauld », in *La culture...*, pp 236-244, ou encore « Vraie et fausse beauté dans l'esthétique du XVIIe siècle », in *La culture...*, pp. 210-235.

<sup>54</sup> Relire le si profond « Pascal et le problème moral », in *La culture*, pp.355-362.

*Clèves*<sup>55</sup>, où il montre, contrairement à une « lecture morale » du roman - d'où il découlerait que « l'héroïne du roman de Mme de Lafayette » donnerait « l'exemple d'une excellente chrétienne », qui s'inspirerait constamment des leçons reçues de sa mère Madame de Chartres, comme de son directeur de conscience - , que cette lecture est insuffisante et « conduit à des impasses », impasses d'autant plus criantes, du reste, que, chez Madame de Chartres, « les valeurs morales sont étroitement imbriquées dans des valeurs sociales. »<sup>56</sup> Aussi la véritable signification du roman ne se découvrira-t-elle que « si l'on procède à une lecture métaphysique »<sup>57</sup>. Celle-ci, fournissant les « harmoniques des personnages principaux », découle, en réalité, d'une certaine conception de la pureté de l'amour, mais, plus généralement, d'une représentation du monde – se caractérisant par la conscience d'une impossible harmonie et d'une « sorte de cassure » – qui conduit, sans qu'il soit aucunement question dans le roman, du reste, de religion, à la quête du repos et, pour reprendre à la suite de Jean Mesnard, le titre du beau livre de celui qui fut aussi l'un de mes premiers maîtres en philosophie, Ferdinand Alquié, à « un certain *désir d'éternité* »<sup>58</sup>.



Ampleur du regard, souci de l'unité, conception d'un savoir ancré dans l'expérience et la réalité, et dont la finalité pratique est bien l'action, ces qualités prêtées à Vauban, on les retrouve aussi, me semble-t-il, dans la forme subtile de rationalisme spiritualiste en quête de valeurs que développe l'élève, certes, de Louis Lavelle, mais aussi des grands mémorialistes du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>, rattachant ainsi Jean Mesnard à l'un des grands courants caractéristiques du rationalisme propre à l'esprit français : un rationalisme dans lequel la raison a partie liée avec la sensibilité, comme chez Fontenelle, comme chez Pascal, et sans doute un peu moins, chez Arnaud dont est jugé « trop sec » et « moins souple », le concept de « raison ». Une perception aiguë de l'irrationnel, des contradictions humaines, des faux semblants, mais aussi de l'angoisse fondamentale qui s'exprime dans le jeu de l'amour-propre ; couplée à une exigence de rationalité, loin de tout mysticisme, qui va de pair avec l'éloge du vrai, de la clarté et de la pureté (notamment de la langue) contre l'obscurité et l'ornement ou l'afféterie. L'horreur, que manifeste aussi Madame de Lafayette pour le style « grimpé », jointe à une esthétique de la convenance, de l'harmonie (d'où l'importance que revêtent les mathématiques et, parmi les arts, la musique), le souci, au fond, de maintenir présente l'exploration – souvent évoquée – de ce vieux problème métaphysique des universaux : comprendre comment l'un participe du multiple et inversement, en évitant comme la peste l'idéologie et sans souscrire à quelque essentialisme de type néo-platonicien ou aristotélicien que ce soit.

Mais si, chez Jean Mesnard, l'humanisme et l'universalisme ne trouvent pas leur définition dans des essences, ils se fondent bien sur « quelque chose » (*aliquid*) : si les

<sup>55</sup> « Morale et métaphysique dans *La princesse de Clèves* », *La culture...*, p. 547-555.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 547.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 546.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 555.

<sup>59</sup> Voir par exemple « La quête des valeurs chez les mémorialistes français du XVII<sup>e</sup> siècle », in *La culture...*, pp. 497-503.

hommes se retrouvent, en la figure de l'homme du commun appelé par Jean Mesnard de ses vœux<sup>60</sup>, c'est, comme le disait déjà le grand Pierre Abélard, en ce qu'ils conviennent (*conveniunt*) dans le fait d'être homme (*in esse hominem, in statu hominis*). Certains jugeront que c'est peu. Mais cela au moins est sûr, c'est ce qui permet notamment de comprendre pourquoi Voltaire peut se lire comme un opposant à Pascal moins radical qu'on ne pourrait de prime abord le penser<sup>61</sup> ; et, pour celui qui, à la différence de Jean Mesnard, n'est pas un homme avec Dieu, mais un homme sans Dieu, c'est déjà beaucoup : disons même que, pour lui, à défaut d'essence et à défaut de Dieu, l'essentiel, du moins, est acquis.

Voilà pourquoi ce prodigieux savant qu'était Jean Mesnard, dont l'immense talent était fait de « discrétion, de délicatesse, de justesse »<sup>62</sup>, pour qui vie *sociale* ne se confondait pas, tout au contraire, avec vie *mondaine*, a jugé si naturel de mener jusqu'au bout une vie non pas de retraite et d'isolement, tel un solitaire de Port-Royal, mais d'universitaire, seul moyen à ses yeux de participer à la transmission et à la constante réappropriation de ce savoir dont il n'a cessé d'être en quête. Pourquoi aussi, il a tant tenu à prolonger ses conversations auprès de ses amis et au sein de notre Académie dont il ne manqua pas une seule des séances. Et l'on comprendra mieux enfin pourquoi, si attentif à saisir tous les sens possibles du concept de justice, il retint pour thème, lors de sa présidence, celui de la « démocratie ».

Ce qui ne l'empêchait pas de revenir, dès qu'il le pouvait, sur les rives de la Seugne et à chez Bézie. Il se dit que « personne n'avait le droit de toucher à sa bibliothèque. » « Quand je range mes livres, j'ai besoin de le faire moi-même, c'est ma mnémotechnique, sans elle, je suis perdu. »<sup>63</sup> Par où l'on voit qu'en présence d'un tel honnête homme, si sensible aux différents ordres, et dont le souci fut d'abord – l'âme sachant fort bien prendre soin d'elle-même –, de s'employer à réorganiser l'esprit, il y a tout lieu, non pas de se méfier, mais, tout au contraire, de se fier à celui qui, en la circonstance, a toujours cherché à y mettre de l'ordre.




---

<sup>60</sup> On rapporte que Jean Mesnard détesta l'occasion qui lui fut donnée de se rendre, vêtu de son habit vert, en compagnie d'une académicienne, à l'académie de Saintonge : il se sentit piégé et eut l'impression, ainsi vêtu, « d'être un clown », tout à fait déplacé, chez ses amis charentais. Notons que c'est là aussi un trait majeur de l'académicien dont Fontenelle fait l'éloge, et que rappelle Jean Mesnard : « On voit que les académiciens ne sont pas dépeints seulement comme savants ; ils le sont aussi comme hommes. Des hommes pourvus de toutes les qualités qui font le charme de la vie sociale. Vie sociale et non vie mondaine, car l'académicien cher au cœur de Fontenelle vit assez en marge d'un monde gâté par l'artifice et l'intérêt. Mais il est « honnête homme » au suprême degré, apte à la communication et à l'amitié. Les relations familiales existant à l'intérieur de certains groupes sont évoquées avec beaucoup de sympathie ». Soucieux de l'« honnêteté », les académiciens le sont aussi en ce que, comme Fontenelle lui-même (chez qui « toujours à l'homme d'esprit s'allie l'homme de cœur »), « ils proscrivent le plus possible le langage des spécialistes et cherchent à communiquer avec le public. De même, ils placent le jugement bien au-dessus de la mémoire. » (« La sensibilité de Fontenelle, in *La Culture*,..., p. 574-575). Rester un « homme du commun » : voilà qui semble bien aussi caractériser l'idéal visé par Jean Mesnard.

<sup>61</sup> Voir « Voltaire et Pascal », *La culture*..., p.589-599.

<sup>62</sup> Comme il le dit de Madame de Scudéry, « Le talent de Madame de Scudéry », in *La culture*..., pp.556-565, p.565.

<sup>63</sup> François-Julien Labruyère, *op.cit.*, p.8.